

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 7

Artikel: Son confrère
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255055>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

+ + POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTROY



No 7

Supplément du Dimanche 19 février

1905

SON CONFRÈRE

par JEAN BARANCY

Non, certes, Jacquelin de Montaudière n'était pas une banalité.

Très original, au contraire, ce vieux garçon comprenant la vie à sa façon et qui, riche de plus d'un million, vivait grassement avec des apparences de pauvre hère, dans un logis presque dénudé, parce qu'il ne tenait à rien à son indépendance.

A quoi bon du luxe autour de soi? Une grande table pour écrire, de bons fusils pour chasser, une cuisinière entendue et un large lit pour se reposer; il ne demandait pas autre chose.

Les gens du pays, aux yeux de qui il passait bien parfois pour être un peu toqué, le tenait cependant en estime et en affection car, s'il ne dépensait pas son argent en distraction coûteuses, ils savaient que ça n'était point par avarice.

Jacquelin de Montaudière était riche et, depuis qu'après avoir habité Rouvelles, la villa voisine, il s'était retiré dans sa vieille maison maternelle d'Arlambale, on ne rencontrait jamais un seul miséreux tendant la main dans les rues ou psalmodiant ses plaintes au seuil des portes.

Et puis on lui savait gré des études qu'il consacrait au pays.

Les personnes de Rouvelles qui s'y connaissaient appréciaient son talent et lui faisaient dans la contrée, une réputation d'écrivain lettré et consciencieux, réputation bien méritée, car il savait tirer un excellent parti des moindres renseignements et des plus insignifiants détails pour reconstituer l'histoire de ce

pays dont les habitants commençaient, grâce à lui, à se montrer fiers.

Non seulement, d'ailleurs, il se faisait comme une gloire de devenir l'historiographe et le chantre de ce joli pays, mais les abonnés de l'«Indépendant» de Rouvelles lisaient souvent dans ce journal, le meilleur de la localité, des articles humoristiques et des poésies dues à sa plume légère.

Il adorait la campagne et sa liberté. C'était là surtout la caractéristique de son originale personne, car rien au monde ne l'eût décidé à quitter sa demeure quasi délabrée, et aucun argument, pas même ceux de son ami le plus cher, le curé d'Arlambale, ne parvenait à ébranler sa résolution de rester célibataire.

De Montaudière avait quarante-trois ans, et son entêtement à repousser tous les partis désolait l'excellent M. Carabié dont le cœur dévoué s'effrayait pour lui à la pensée d'un avenir solitaire confié aux seules mains de sa servante, la rusée Jeannou.

Qu'advierait-il de lui plus tard, quand le poids des années s'appesantirait sur ses épaules?

Avec son brave cœur et sa grosse fortune, n'était-ce pas bien dommage qu'il s'obstinât à vivre ainsi,

comme un loup, au lieu de s'entourer d'être chers qui l'aimeraient et qui, un jour, le soigneraient?

Et ne serait-ce pas plus moral aussi? Car enfin, l'intimité dans laquelle de Montaudière vivait avec sa servante, encore jeune et avenante, dans cette demeure éloignée des autres habitations, ne laissait pas que de faire jaser les gens, ce qui contrariait beaucoup le bon curé d'Arlambale.



Musicienne japonaise

Mais il s'estimait très heureux ainsi et, très heureux il prétendait rester, flânant ou travaillant au gré de sa fantaisie, écrivant des notices ou composant des vers, désireux de prouver, à qui s'étonnait de sa sauvagerie, que, pour être un rustique, il n'était cependant pas un sot.

Et c'était pour cette satisfaction d'amour-propre, pour cette petite vanité, qu'il avait dernièrement, envoyé à Séverin Larchet, auteur d'un roman récemment édité à Paris, l'article élogieux qu'il consacrait à son livre dans l'«Indépendant» de Rouvelles.

Ce roman au titre bref et sonore: «Pour elle», lui avait infiniment plu et, comme l'auteur, d'après les renseignements recueillis par M. Carabié pour lui être agréable, devait justement passer quelques jours à Rouvelles chez un de ses parents, il s'était empressé de lui faire parvenir son article, avec l'espoir d'obtenir une visite de remerciement.

C'était d'ailleurs dans ce but qu'il lui avait, en même temps que son article, envoyé la lettre suivante chez le percepteur de Rouvelles, M. Vilmaine, son parent et ami:

Monsieur et cher Confrère,

Je prends la liberté de vous adresser un numéro de l'«Indépendant», où vous pourrez lire mon opinion sincère sur votre dernier roman. N'ayant pas l'honneur de vous connaître, je ne saurais être taxé de partialité et l'éloge que je fais de votre ouvrage doté, par conséquent, être considéré comme l'expression vraie de mes sentiments. Je serais très flatté que vous voulussiez bien m'accorder quelques instants d'entretien lorsque vos loisirs vous le permettront. J'ai appris ces jours-ci que vous habiterez Rouvelles, pendant un peu de temps. Dans ces conditions, j'espère, mon cher confrère, qu'il vous sera possible de m'assigner un rendez-vous chez vous pour un jour pas trop éloigné, à moins que, désireux de visiter les environs de notre vieille ville, vous préféreriez venir en vous promenant jusqu'au pittoresque village d'Arlambale, où je demeure, et fumer un cigare avec moi.

Je serais très heureux et très fier de vous recevoir si vous ne me trouvez pas trop indiscret.

Permettez-moi de croire que vous ne me refuserez pas ce plaisir et recevez, je vous prie, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Jacquelin de Montaudière.

Mais quelques jours s'étaient déjà écoulés et il n'avait pas encore reçu de réponse à sa lettre. Cela l'intriguait et l'inquiétait aussi, d'autant plus que, il ne savait pourquoi, son ami le curé, en lui apportant les renseignements demandés et qu'il tenait du directeur de l'«Indépendant», lui avait paru un peu embarrassé et comme agacé par ces questions.

— Séverin Larchet, lui avait-il dit, doit arriver, s'il ne l'est déjà, ce soir ou demain, chez son parent, M. Vilmaine. Il habite ordinairement Paris, et c'est M. Vilmaine qui a apporté son livre à l'«Indépendant» pour que le directeur vous en fit faire le compte rendu. Je ne peux vous répondre autre chose.

Or, de Montaudière savait bien que le curé connaissait un peu le percepteur et qu'il eût pu, s'il eût voulu, se renseigner auprès de lui.

Et il ne s'était pas bien gêné pour le lui faire observer. C'est alors que le curé lui avait paru embarrassé,

ne le regardant plus en face et cherchant à détourner adroitement la conversation. Pourquoi?

Depuis ce jour il ne l'avait pas revu, M. Carabié étant parti en voyage le soir même, et cela le contrariait pour deux raisons; la première, parce que s'il eût été là, il lui eût parlé de sa lettre à Séverin Larchet en le priant de se faire présenter à lui par M. Vilmaine s'il ne se décidait pas à venir à Arlambale; la seconde, parce qu'ils s'étaient séparés un peu brusquement à la suite d'une discussion, toujours la même, revenant entre eux à propos de tout et à propos de rien, et concernant son avenir.

Son avenir! De quoi diable allait se préoccuper si constamment son ami le curé! N'avait-il cette fois, pris prétexte des renseignements qu'il désirait sur Séverin Larchet pour faire mine de croire qu'il cherchait à se créer de nouvelles et bonnes relations en vue, peut-être, d'un prochain mariage!

Et ce grand mot lâché, cela avait été encore comme une digue ouverte à toutes les remontrances et à toutes les supplications du bon M. Carabié. Malheureusement Jacquelin de Montaudière ne se montrait pas tous les jours patient et lui en avait donné la preuve. Maintenant, il en éprouvait, non seulement de la contrariété, mais de la peine, ayant une grande affection et une grande estime pour lui, et il se promettait de s'excuser auprès de son ami dès son retour, en le priant toutefois de ne plus renouveler ses allusions ni ses instances, vieux garçon il était, et vieux garçon il resterait.

Le temps passa, il ne reçut toujours pas la visite de Séverin Larchet. Était-il donc un personnage si mal éduqué qu'il ne jugeât pas à propos de seulement répondre à sa lettre.

Ces auteurs parisiens ont parfois tant de morgue!

* * *

Jacquelin de Montaudière réfléchissait un matin assis près d'une petite table transformée en bureau sous sa tonnelle, lorsque, tout à coup, une voix au fond du jardin l'arracha de ses réflexions.

— Francine! criait-on, Francine où es-tu?

— Je suis là, maman! répondit une autre voix plus fluette, mais non plus harmonieusement timbrée; tiens, regarde près de cet arbre...

— Que fais-tu donc? demanda-t-on encore.

De Montaudière se leva et regarda, en s'inclinant sous la tombée des branchettes flexibles, qui se permettait d'entrer ainsi dans son jardin.

C'était une fillette de huit à dix ans, blonde, jolie, bien habillée, comme une petite demoiselle de la ville et qui tout aussi bien qu'une paysanne en maraude, guignait des pêches qu'elle ne pouvait atteindre malgré ses efforts!

Les plus belles pêches de son clos!

Il eut un mouvement de colère, aussitôt réprimé, parce que les efforts de cette enfant gourmande l'amusaient malgré lui.

— Francine! répéta-t-on sur un ton impératif!

Qui donc appelait ainsi? Il voulut savoir et, quittant la tonnelle, s'approcha sans être vu, derrière les arbres, jusqu'à celui près duquel se trouvait la petite que le bruit de ses pas fit se retourner. Elle rougit et le regarda d'un air si apeuré qu'il crut devoir la rassurer.

(A suivre)

Jean BARANCY